

IGORT

# LES CAHIERS JAPONAIS

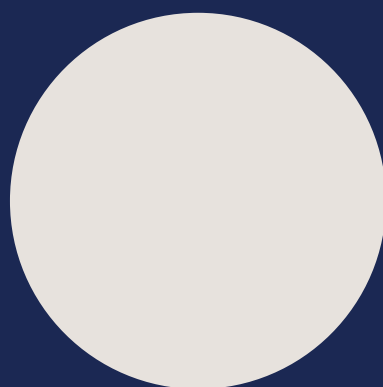
UN VOYAGE DANS L'EMPIRE DES SIGNES



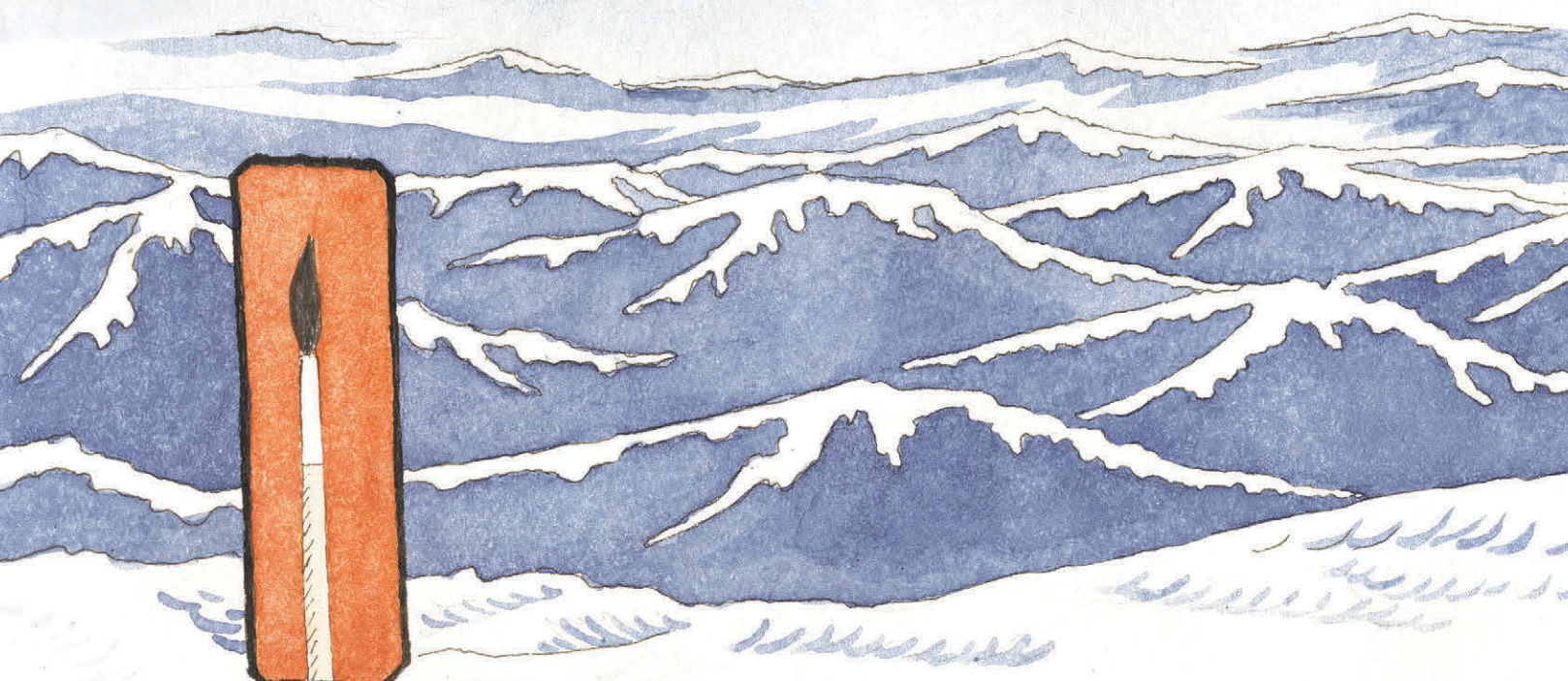
Futuropolis



# LES CAHIERS JAPONAIS











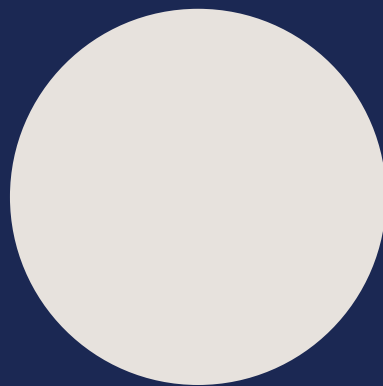




I G O R T

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR LAURENT LOMBARD

# LES CAHIERS JAPONAIS







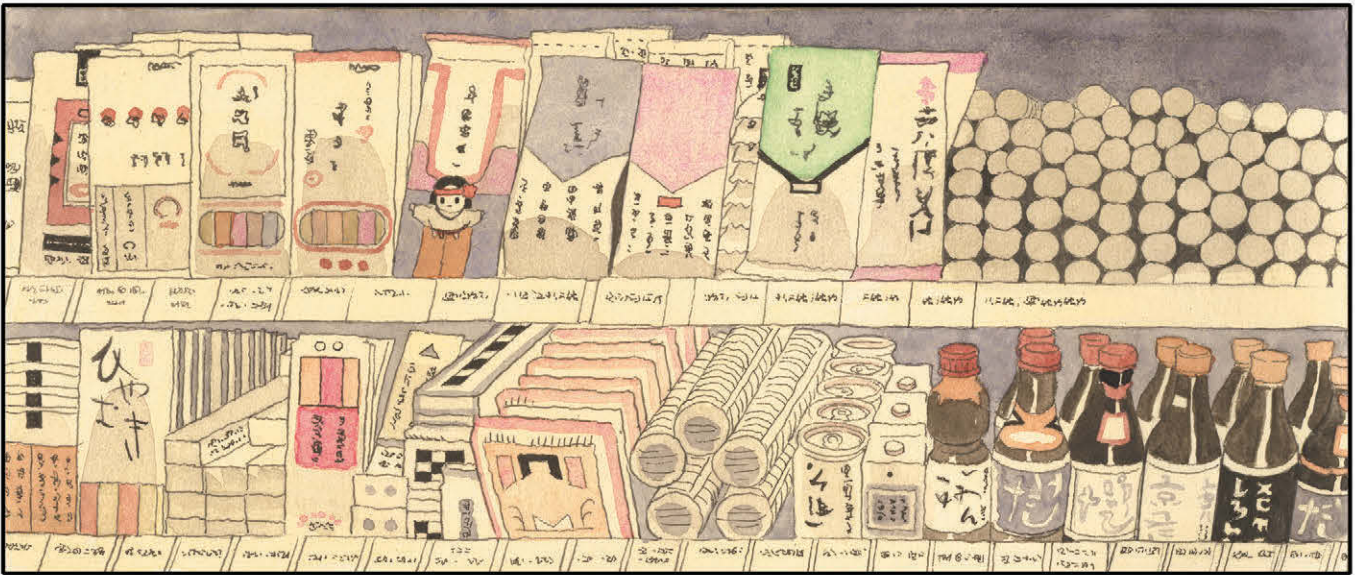
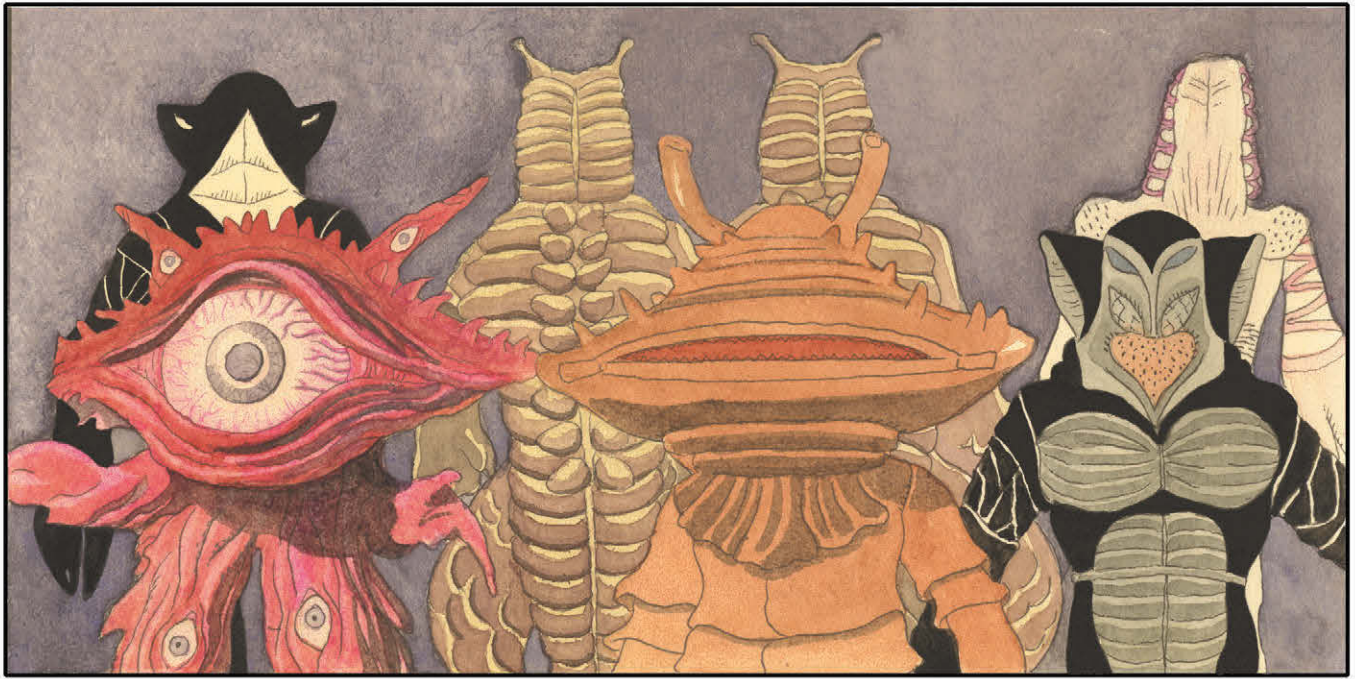
## Le voyage



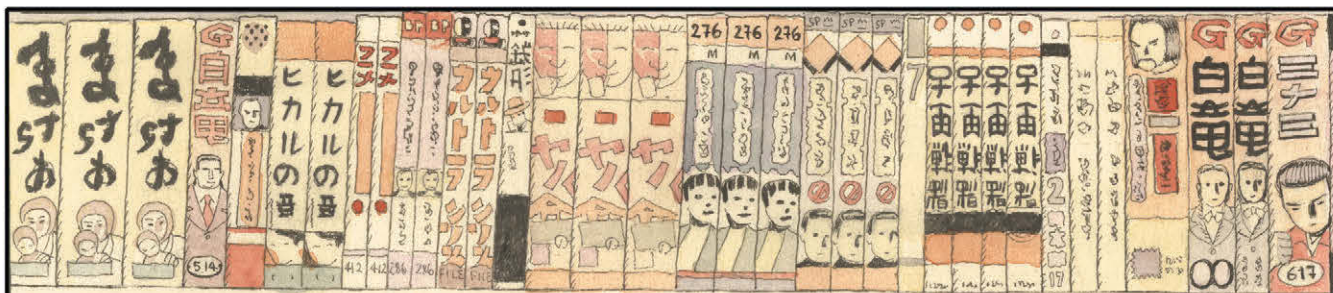
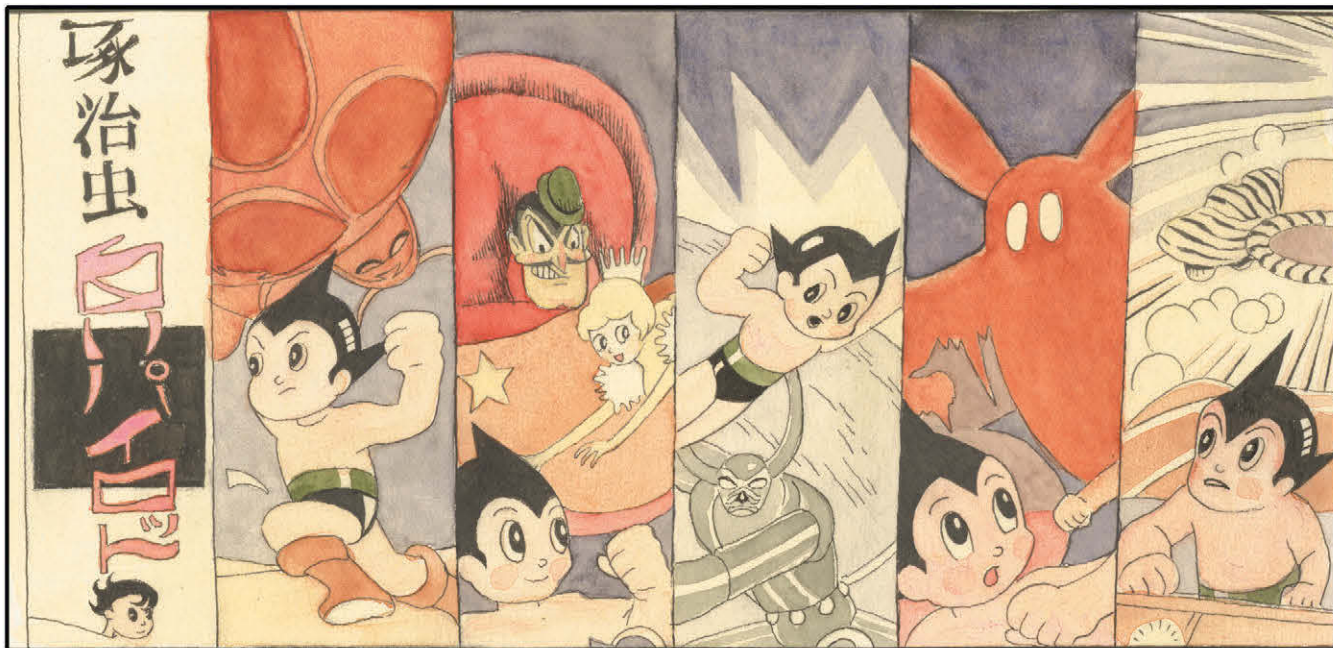
Je mentirais si je disais que tout a commencé de façon inattendue. Avant d'y poser le pied pour la première fois, au printemps 1991, je rêvais du Japon depuis au moins 10 ans. C'est-à-dire depuis que j'avais commencé à le dessiner, de manière presque inconsciente, dans les pages de ce qui allait devenir ma première BD : "Goodbye baobab".

Qu'est-ce que je cherche ? Cette question m'accompagne désormais depuis presque 25 ans. Progressivement, ce lieu mystérieux m'est entré dans la peau. Langueurs et nostalgie s'installant m'ont même amené à y vivre pendant une courte période, dans les années 90. Ce livre raconte la poursuite d'un rêve et la découverte de cette évidence, à laquelle il faut se rendre, que les rêves, on ne peut pas les attraper.











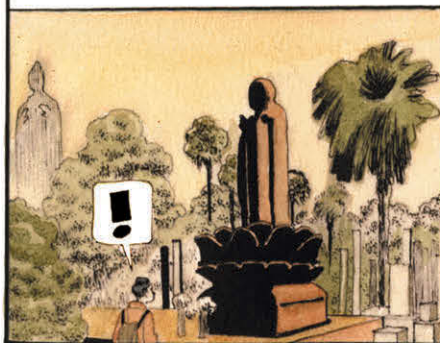


1994. Gardenia House, appartement 101, Sendagi ni Chome, Bunkyo-ku. Me voilà à Tokyo, pour dessiner mes BD, un contrat en poche avec le plus grand éditeur du pays du Soleil-Levant.



J'habitais dans un petit appartement de 14 mètres carrés. De la fenêtre, j'apercevais parfois le prunus fleurir en ce printemps japonais. Bunkyo-ku était un quartier très ancien, fait de petites constructions et peuplé de temples et de sanctuaires.

Ils protégeaient le palais impérial des esprits,



qui, comme chacun sait, passent du nord-est au sud-ouest.



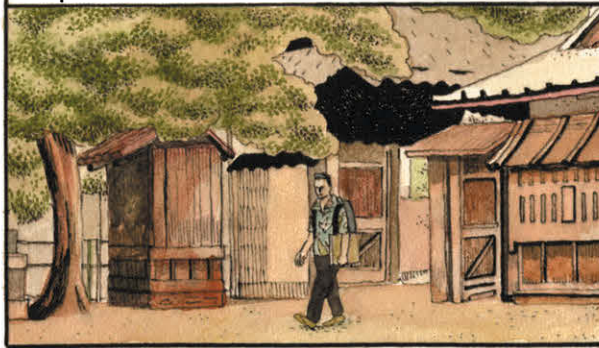




Le temple Tennoji et ses jardins allaient devenir mon chez-moi.



Quand je me sentais suffoquer, je sortais avec un carnet de dessins et je cherchais la paix à l'ombre de ses arbres.



Et puis, plongé dans ce silence, je me perdais des heures durant à dessiner ou à prendre des notes. Depuis Tokyo, l'Europe et ma vie de toujours me paraissaient bien loin.

Je lisais avec plaisir "Yojokun", un livre ancien, écrit par un médecin samouraï mort en 1714 après une longue existence. C'est un livre de préceptes utiles, ironiques et poétiques.





“La source de vie du corps humain, c’est le Qi. Quand tu es dans un état de paix intérieure, tu conserves ta santé fondamentale, quand tu es en mouvement tu la fais circuler. Conservation et circulation. Si tu ne possèdes pas ces deux caractéristiques, tu auras du mal à cultiver ton Qi.”



C’était un petit homme en vélo qui apportait le tofu, traversant les rues secondaires de mon quartier (Bunkyo-ku). Son arrivée était annoncée par le son d’une trompette.



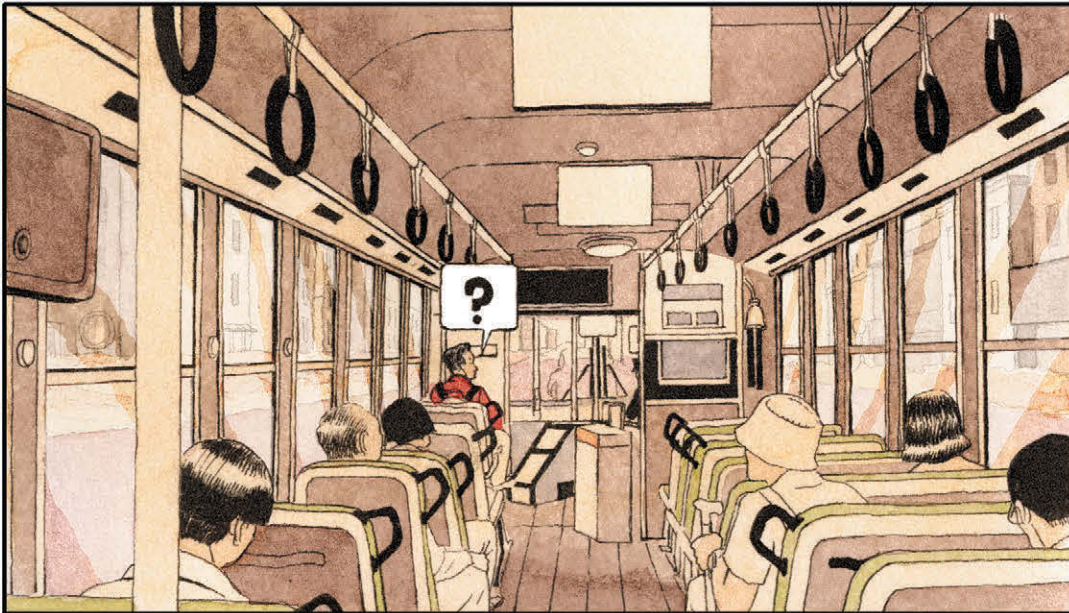
J’avais mon tofu frais.



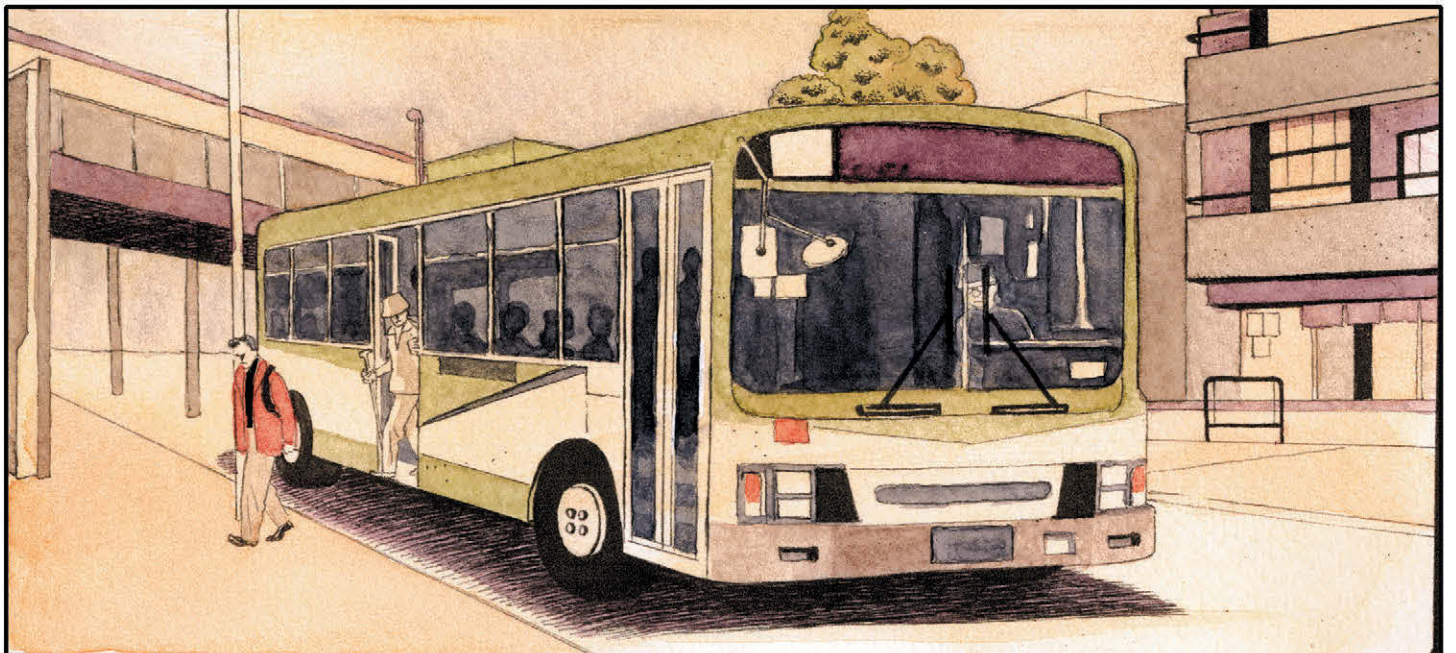
“Ton esprit devrait toujours être ordonné, serein, en paix. Tu ne devrais pas parler de choses inutiles, c’est le meilleur moyen pour préserver ton Qi.”



Habituellement, j'utilisais le métro pour me déplacer. Quand, en 1994, j'ai décidé de prendre mon premier bus pour me rendre chez l'éditeur Kodansha, j'habitais depuis quelques semaines dans mon appartement de Sendagi. À la différence du métro, en bus tu ne peux pas lire le nom des arrêts et tu dois te fier à l'annonce du haut-parleur. Onze longs arrêts, au cours desquels je me disais : "Si tu te trompes d'arrêt, tu es foutu. Tu ne parles pas japonais, tu ne sauras pas lire les idéogrammes, tu es réduit à l'état d'homme primitif, tu ne sauras pas où tu es et pour rentrer ce sera un enfer."



Je me souviens que je transpirais à cause de la tension. Et que je tendais l'oreille pour déchiffrer ces sons gutturaux prononcés de façon cérémonieuse. Quand j'ai entendu la voix enregistrée dire : "Otowa Ni Chome degozaimasu", mes genoux tremblaient. Je suis descendu du 58. J'étais arrivé.



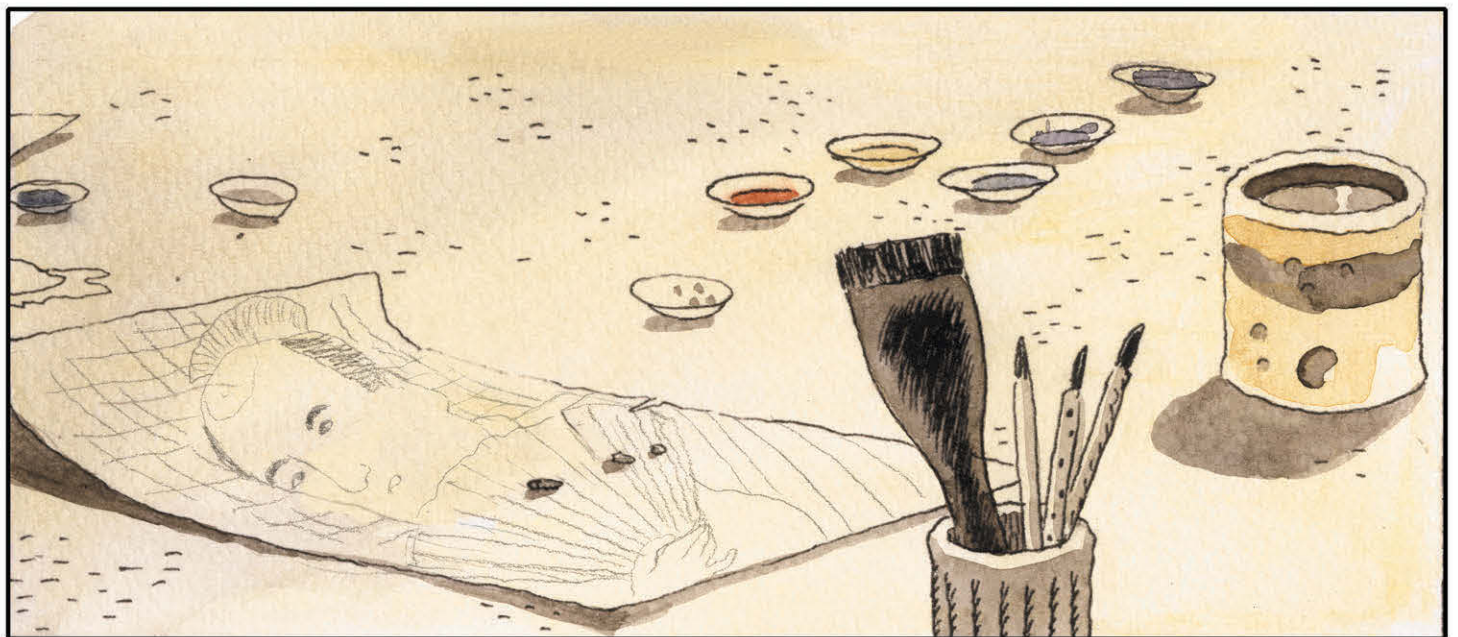


Le Japon était devenu pour moi l'écrin des désirs, une valise pleine de choses de différentes natures, mais c'était surtout le paradis des dessinateurs. Enivré par les anciennes estampes japonaises, je m'étais avancé dans ce monde de signes, simples en apparence, qui dissimulaient un savoir mystérieux.



Un dessin exécuté avec de rapides coups de pinceau, qui semblaient calquer des formes invisibles au commun des mortels.

Comment faisaient-ils ?



Les estampes du monde Fluctuant, comme on les appelait alors, proposaient une façon de voir la nature qui, au fil du temps, est demeurée inégalée, contribuant à construire ce halo de légende qui est parvenu jusqu'à nous.



En plus des maîtres vénérés en Occident (Hiroshige, Hokusai, Utamaro), il y en avait d'autres moins connus qui avaient sur moi un pouvoir hypnotique. Notamment Sharaku, dont les portraits d'acteurs kabukis me laissaient sans voix.

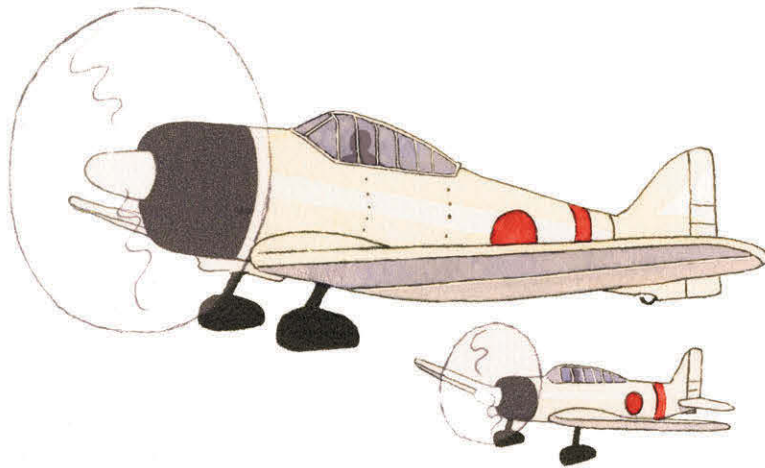
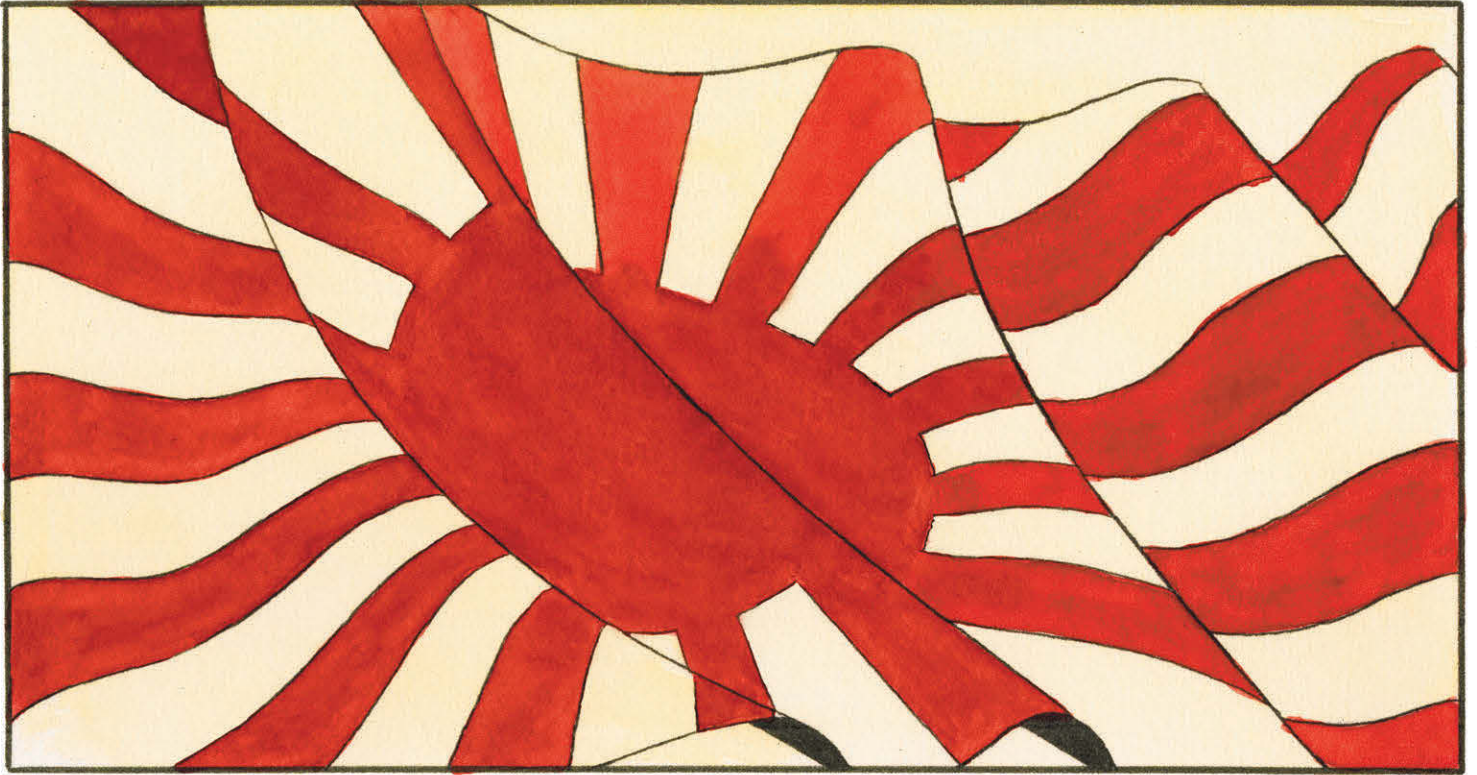


Il a eu peu de succès à cause de son attitude artistique radicale. Hmm...





Mais dix ans auparavant, quand le mal de Japon s'était emparé de moi, mes visions étaient tout autres. Je dessinais ce pays en temps de guerre.

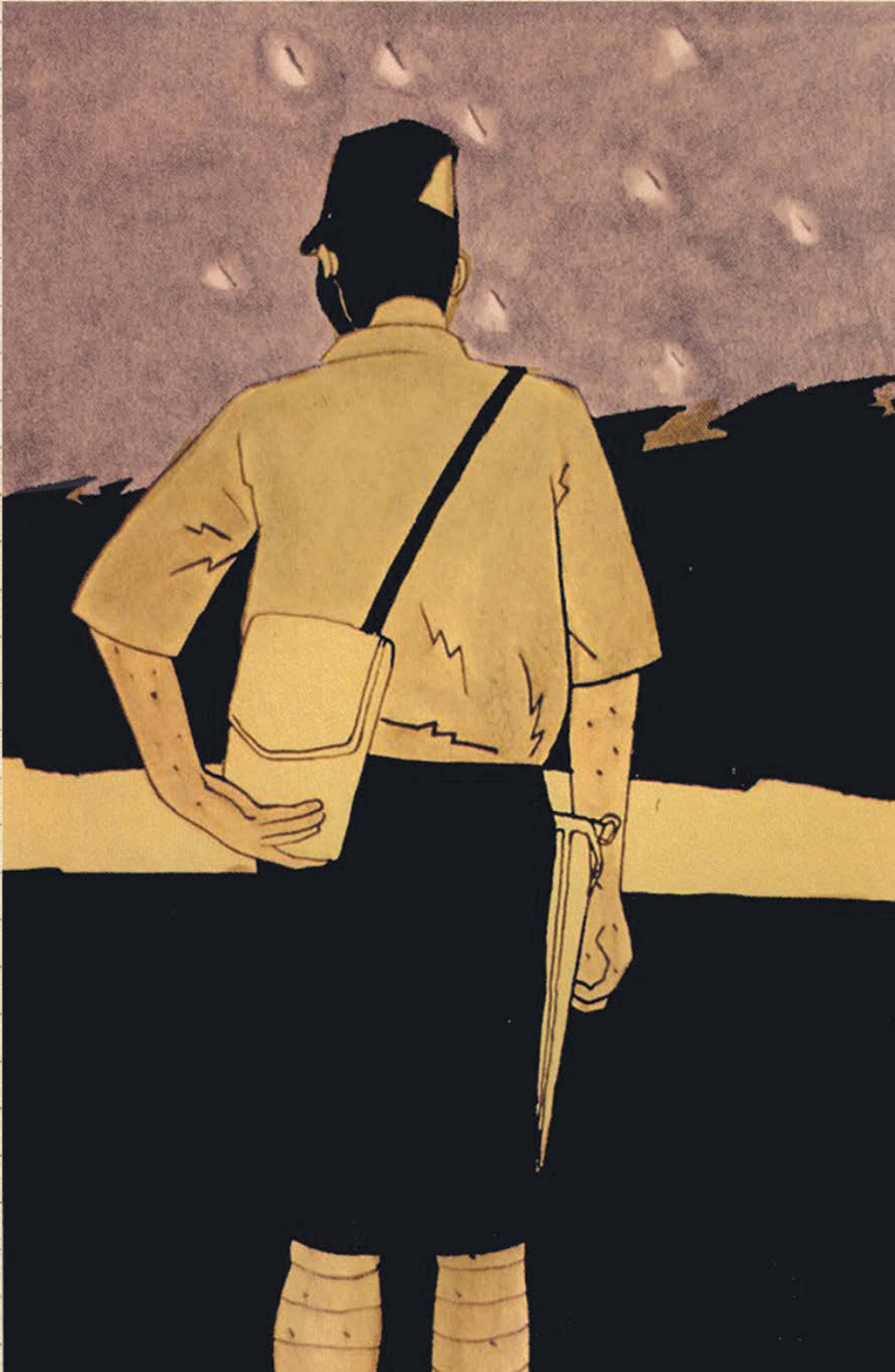


L'ère Showa. En japonais Showa-jidai, qui signifie littéralement "période de paix éclairée".

W O O O O O O O O O O O O O O O O



only yesterday...





**DRIIN**

**DRIIN**

**DRIIN**

Allô?



Voilà, ça c'est ma mère. Au cours du torride été 1980, j'ai travaillé pendant des jours entiers en Sardaigne, chez mes parents, en suivant le flux de ces visions qui se manifestaient les unes après les autres.





